

Face à moi

Les trois tomes



Un roman de
SAM CLAUDE

CHAPITRE 1

Elizabeth Petrington n'aimait pas traverser les champs lorsqu'elle revenait de l'école. Principalement parce que certaines bestioles l'effrayaient et ne manquaient pas de se coller à elle comme des mouches. Mais aussi parce que ses deux frères aînés ne rataient jamais une occasion de se cacher derrière les arbres pour lui faire peur ou pour la poursuivre avec un serpent. Sans toutefois courir, elle marchait très vite afin d'éviter les mauvais tours de ses frangins, qui inventaient des ruses toujours plus odieuses.

À mi-chemin du parcours qu'elle empruntait se trouvait un ruisseau qui longeait la route d'El-Brook City dans le Wyoming. Elizabeth s'y arrêtait souvent afin d'écouter le murmure de l'eau qui frappait les roches, tout en admirant la nature. Elle préférait de beaucoup cette solitude momentanée, où elle pouvait réfléchir longuement à ce qu'elle ferait de ses congés de semaine ou d'été. Et là, précisément, les vacances estivales débutaient. Elizabeth revenait de sa dernière journée d'école et s'en réjouissait. Sa dixième année terminée, son cœur vagabondait au même rythme que la musique qui résonnait dans sa tête. Ce sentiment de liberté lui procurait une joie indescriptible.

Sous un soleil de plomb – près de 34 degrés à l'ombre –, une légère brise soufflait et faisait chanter les arbres. Elizabeth marchait dans la plaine qui s'étendait à l'infini, couverte d'herbes ondoyantes, agitées par le doux vent d'été. De petits nuages nacrés dérivait dans un ciel immense, coloré d'un bleu laiteux. À l'horizon, une ligne de différents tons de vert découpait la prairie. Parfois, à la tombée de la nuit, il devenait impossible de discerner le ciel de l'horizon.

Elizabeth enleva sa capeline faite de coton et de fine dentelle qu'elle jeta sur son dos. Les rubans de la capeline frottaient contre ses joues rosées et la chatouillaient. Elle noua son châle autour de sa taille et sautilla dans sa robe à crinoline dont la couleur se confondait avec la voûte céleste. Le soleil brûlait les terres environnantes déjà séchées, crevassées et alvéolées par la sécheresse qui n'en finissait plus. Les oiseaux et les papillons se baignaient dans ses rayons chauds et vivifiants. Certains habitants voyaient en cette période de chaleur intense un mauvais présage pour les récoltes d'été. Les sauterelles et les feux de prairie ne constituaient que quelques vilains tours joués par le destin.

Elizabeth aimait bien son village, car il se trouvait à la fois près de la ville et près de la nature. L'espace pour cultiver la terre se faisait abondant. Les gens, si sympathiques, s'entraidaient dans les moments difficiles. Tout le monde se connaissait et il était rassurant de vivre ainsi. Bien que cela puisse sembler idyllique, elle rêvait secrètement de

quitter un jour cette petite communauté et de partir à l'aventure, à la découverte du monde. Mais à 16 ans, ses parents ne l'auraient jamais laissée filer toute seule vers les grandes villes comme New York.

« C'est fascinant de construire des villes sans que personne n'y cultive quoi que ce soit ! » songea-t-elle.

Née en 1867 au Connecticut, dans le village de Beaver, Elizabeth grandit au sein d'une famille de cultivateurs. Sans être riches, ils ne manquaient jamais de vivres. Son père se considérait comme un brillant cultivateur, puisqu'il n'avait jamais eu à quêter à la fin de l'hiver, au contraire de bon nombre de villageois. Elizabeth ne manquait pas de le rappeler à qui voulait l'entendre, s'attirant ainsi l'animosité de certains habitants. Elle aimait beaucoup sa famille, même si parfois elle avait envie de vendre ses deux frères aînés au marché du samedi. Mais s'ils pouvaient être détestables à l'occasion, cela ne durait jamais longtemps. Elle les adorait, surtout lorsque des garçons de son âge, qu'elle n'aimait pas, s'essayaient à la courtiser.

Deux ans après la naissance d'Elizabeth, la famille Petrington déménagea de Beaver pour aller vivre à Wall River, un peu plus près d'El-Brook City. Les habitants de Wall River, qui se trouvaient proches de la ville, formaient, avec les cultivateurs de Kennington et de Westmount, les pierres angulaires des ressources alimentaires d'El-Brook City. Grâce à cet incroyable marché, plusieurs fermiers de la région agrandirent leur ferme et devinrent très riches. Charles Petrington, lui, s'y refusa. Il préférait avant tout élever ses enfants loin de l'opulence, leur offrir un bonheur modeste, qui ne soit pas gouverné par des lois monétaires.

Mais cet entêtement de Charles à vivre loin des villes l'obligeait parfois à partir de longs mois pour y trouver du travail lorsque les récoltes se faisaient pauvres. Il pouvait être absent pendant quatre semaines, voire plus. Une fois, il quitta au début de l'automne et ne revint que quelques jours avant le *Thanksgiving*. Elizabeth n'aimait pas ses absences. Chaque année, elle souhaitait que la récolte soit bonne pour que son père n'ait pas à partir. Les emplois offerts étaient parfois dangereux, surtout dans les mines de charbon où certains travailleurs y payaient de leur vie. Elle préférait ne pas y penser et prier tous les soirs pour que Dieu protège son père. « Une prière vaut mieux qu'une inquiétude », lui disait toujours sa mère. Incapable de faire autrement, Elizabeth songeait malgré tout au pire.

Après plusieurs minutes de marche, Elizabeth s'arrêta à l'ombre d'un vieux saule puis traversa un petit ruisseau assoiffé. Elle contourna une énorme roche grise et suivit un sentier qui débouchait sur un talus verdoyant rempli de soleil, comme une oasis au beau milieu du désert. Sur sa droite se trouvaient un bosquet de pruniers et de jolies fleurs : des

iris et des rosiers à leur apogée. Les arbres se pressaient les uns contre les autres, assombrissant ainsi l'eau du ruisseau. Elizabeth se sentait heureuse comme jamais. Bien qu'elle eût à cultiver les champs avec ses parents lors des récoltes d'août, elle préférait les vacances aux bancs d'école. De plus, l'institutrice, mademoiselle Béatrice, exigeait beaucoup de ses élèves. Elizabeth devait étudier tard le soir et s'endormait souvent pendant qu'elle terminait ses travaux scolaires.

Sa peau blanche, comme la mie de pain, resplendissait au soleil. Elizabeth l'exposait rarement au soleil, car sa mère le lui interdisait. Cette dernière disait que la peau risquait de devenir laide et ridée avant l'âge. Elizabeth, elle, s'en moquait éperdument. Elle ne cherchait pas à plaire aux autres.

La jeune fille aimait beaucoup sa mère. Cette dernière s'occupait toujours de ses enfants quand ils avaient besoin d'elle et ne perdait jamais patience. Elle travaillait très dur : elle devait élever ses huit enfants en plus d'aider son mari dans les champs, notamment lors de la période des invasions de sauterelles.

Elizabeth s'étendit à plat ventre pour contempler le ruisseau dont le doux murmure donnait l'impression d'une vieille pie qui jacasse. Au milieu de son lit, l'eau bleue et fraîche comme la rosée du matin galopait au gré des rochers et scintillait sous les doux rayons du soleil que les arbres dissimulaient à peine. Après une pluie, Elizabeth se rendait toujours au ruisseau ; son roucoulement apaisant faisait alors place à une eau furieuse et écumante qui bondissait de rocher en rocher. Sur son chemin, des rochers hauts et fiers se dressaient, des berges limoneuses se laissaient inonder et des petits saules naissants disparaissaient presque totalement sous la surface de l'étang.

— Elizabeth !

Elizabeth sursauta. Elle reconnut la voix de son amie Bernadette.

— Je suis ici ! lui répondit Elizabeth par formalité, sachant que son amie viendrait aussitôt la rejoindre.

Elizabeth considérait Bernadette comme sa seule véritable amie. À l'école, inséparables, elles se livraient des secrets que seules les vraies amies peuvent se confier.

— Je savais que je te trouverais ici, lui dit Bernadette en lui faisant un clin d'œil.

— Quel est ton résultat de fin d'année ?

— « B », répondit Bernadette, heureuse de son résultat.

— B ! Tu es super intelligente, ma chère !

Elles rirent ensemble, amusées de pouvoir enfin s'échanger leurs notes, qui importaient moins que la fin de l'année scolaire.

— Elizabeth, tu te rappelles, cela fait déjà un an que nous nous sommes retrouvées ici pour la fin de notre neuvième année.

— Oui je sais... dans deux ans, il faudra partir pour la ville, ou se marier, soupira Elizabeth.

— Me marier ! Tu es folle, jamais un garçon ne voudra se marier avec moi !

— Bernadette, pourquoi dis-tu toujours cela ?

— Parce que c'est la vérité, répondit Bernadette, mi-amusée mi-sérieuse.

— Tu verras, les choses vont changer... avec le temps.

— Elizabeth, pourquoi es-tu si sinistre lorsque tu parles d'avenir ?

— Parce que c'est moche d'être adulte. Je n'ai pas le goût de me marier, d'avoir des enfants, de cultiver la terre comme mes parents. Je veux partir, découvrir le monde. Maman m'a dit une fois que certains pays sont plus vieux encore que notre pays. Que des gens y vivaient bien avant qu'on ne découvre l'Amérique. C'est là que je veux aller.

— Mais c'est impossible, Elizabeth. Il faut que tu sois riche pour partir.

— Je sais, répondit-elle, déçue.

Son rêve se précisait de plus en plus. Elle devait convaincre ses parents de faire ses études à la ville où elle pourrait en apprendre davantage sur ces pays. Seule fille de la famille, elle était également la seule à vouloir s'expatrier pour les études. Les garçons, eux, préféraient avoir leur propre ferme et élever leur famille sur la terre.

— Bernadette... que veux-tu faire plus tard ? Te marier ? Avec Joseph ?

— Joseph ? Tu es folle ! Jamais de la vie. Il ne sait même pas danser.

— Je croyais que tu le trouvais beau !

— Oui, mais cela ne veut pas dire que je veux me marier avec lui !

— D'accord, mais s'il savait danser... voudrais-tu ?

Quelque chose se mit à trembler sous la terre. Les deux jeunes filles se regardèrent, effrayées. Elles ne rêvaient pas. Cela ressemblait à un tremblement de terre. Alors qu'elles se relevaient tranquillement, elles entendirent un homme crier au loin et qui gesticulait en leur direction.

— Est-ce ça un tremblement de terre ?, demanda Bernadette, toute tremblante.

— Et que veut cet homme qui n'arrête pas de crier ?, ajouta Elizabeth. Comme il est drôlement vêtu !

— Je ne sais pas..., murmura Bernadette comme pour écouter. C'est peut-être une secousse sismique. Je sais qu'on fait présentement des essais nucléaires pilotés essentiellement par l'armée américaine, mais il n'est pas question que cela se fasse près d'ici. Pas aussi près des habitations, tout de même. Cela pourrait avoir des conséquences sur la population.

— La radioactivité risque de nous tuer tous, renchérit Bernadette. Tu veux une palette de chocolat ?

— Non merci, répondit sèchement Elizabeth, plus préoccupée par les bruits environnants que par son estomac.

Elizabeth pressentait le pire, malheureusement. Elle évitait de bouger comme si tout mouvement pouvait être le point d'amorce d'un cataclysme à l'échelle cosmique. Le déchirement du continuum espace-temps risquait à tout moment une implosion digne de l'apocalypse telle que décrite dans la bible. Dans un scénario moins alarmiste, un nouveau Sodome et Gomorrhe expiant tous les péchés humains serait dans des proportions plus réalistes mais tout aussi effrayantes.

Elizabeth regarda sa montre. Le taux de radioactivité indiqué semblait tout à fait normal et n'expliquait en rien les soubresauts de la terre. Puis elle regarda Bernadette, blême comme une sœur vivant depuis un siècle dans un couvent religieux, qui cherchait dans ses yeux une explication à ce chaos, prélude à une fin du monde imminente. Elizabeth ne voulait pas mourir, elle se trouvait trop jeune pour cela.

Tout à coup, la terre se souleva, laissant apparaître un monstre d'une grandeur inimaginable pour ces deux adolescentes. Le pire venait d'arriver, la fatalité frappait avec force. Le crépuscule des dieux tombait. C'était le retour de Ragnarök.

Malgré cette vie si gratifiante qu'elles vivaient toutes les deux, elles savaient maintenant que le destin venait de sonner le glas de mort.

— C'est un Tyrannosaurus rex, Elizabeth ! Sauve-toi ! s'écria Bernadette à pleins poumons, terrorisée à l'idée de se faire manger par un dinosaure carnivore.

L'énorme carnosaurien, doté d'une vision stéréoscopique, embrassa la scène de ses yeux vicieux et charognards. Hibernant dans les profondeurs de ce ruisseau depuis près de soixante millions d'années, c'est-à-dire depuis la fin de l'ère mésozoïque, il n'avait

rien perdu de sa lucidité et de son talent de sauteur. Seul survivant de son époque, et surnommé le roi des chasseurs, il devait courir après de pauvres filles pour se ravitailler. Elles ne feraient office que d'amuse-gueules puisque, pour assouvir son appétit pantagruélique, il lui fallait manger environ six cents kilogrammes de chair chaque jour.

S'apercevant qu'il avait affaire à deux jouvencelles terrorisées, il prit donc le temps de se dégourdir les jambes, de retrouver son agilité d'autrefois lui permettant de déplacer son poids de huit tonnes à quelque trente kilomètres à l'heure.

Lorsque, enfin, la paralysie la quitta, Bernadette se mit à courir. Elizabeth eut la réaction contraire. Voyant que l'issue serait sans aucun doute mortelle, elle se contenta de regarder l'animal, s'annonçant par le fait même vaincue. Le T. rex préféra s'en prendre à Bernadette qui courait à perdre haleine, malheureusement en vain.

D'un coup de mâchoire, il la saisit, écrasant du même coup sa cage thoracique avec ses dents de dix-huit centimètres de long. Le sang giclait partout, arrosant Elizabeth qui passait juste au-dessous dans l'espoir d'attirer l'attention de cette espèce de Moby Dick en puissance afin de sauver sa meilleure amie.

Faisant une bouchée du corps fragile et sans vie de Bernadette, il la garda tout entière dans sa bouche. La structure mandibulaire de sa gueule lui permettait, à la manière de nombreux serpents, de garder tout un stock de nourriture avant de l'ingurgiter, ce qui est très pratique lorsqu'il y a des spéciaux à l'épicerie. Puis il ferma sa gueule doucement, faisant éclater le cortex de la pauvre fille, comme on casse un œuf lorsqu'on cuisine des omelettes. Ses bras et ses jambes se détachaient de son corps avant de tomber dans le ruisseau. Il renifla les membres éparpillés au sol. « Ce sera mon dessert », se disait le monstre d'une très grande intelligence.

Historiquement parlant, T. rex attendait ce moment depuis longtemps. Il s'était installé dans le ruisseau espérant qu'un jour suffisamment de gens viennent se loger tout près, et qu'il puisse manger comme un ogre. Il aurait pu patienter encore, puisque cela faisait déjà quelques millions d'années qu'il était enseveli, mais ces deux adolescentes perchées sur un arbre près du ruisseau l'avaient rendu complètement marteau, ce qui le motiva à sortir de sa cachette.

Alors qu'il avalait sa dernière bouchée de Bernadette, il chercha du regard sa deuxième proie. Il la voyait s'enfuir dans une prairie parsemée de fleurs. Elle trébucha et se releva pour courir de nouveau, les jambes à son cou. Le T. rex, qui ne comprenait pas l'utilité de cette fuite, gambadait gaiement, sachant qu'il la rattraperait sans aucune difficulté.

Elizabeth ne s'avoua pas vaincue. Elle prit son téléphone cellulaire et composa un

numéro. On aurait pu croire qu'elle appelait le 9- 1- 1, mais il n'en était rien. « Ça sonne », se dit-elle, enthousiaste.

— Monsieur Spock ! Énergie, s'il vous plaît !

— Elizabeth ? ! J'active le dispositif !

Elizabeth s'arrêta, toute souriante, en voyant le T. rex venir vers elle pour n'en faire qu'une bouchée. Comme à chaque fois qu'elle utilisait le téléporteur de l'*Enterprise*, l'image d'Elizabeth brasilla tout à coup pour devenir complètement transparente, mais, surprise, elle réapparut aussitôt au même endroit. Elizabeth s'affola. Elle aurait dû se matérialiser sur la plate-forme de la salle de téléportation du vaisseau stellaire. Elle prit à nouveau son cellulaire et recomposa le numéro.

— Monsieur Spock !

— Oui je sais, il y a dysfonctionnement de la parité de masse du diagramme moléculaire. Je dois réactiver les cinq mémoires tampons et remettre en phase le champ lenticulaire du rayon porteur avec l'interlock de l'arrimage quantique du système electro plasmique de la chambre intermix. J'en ai pour quelques secondes.

— Mais je suis poursuivie !

— Courez très très vite, alors !

Encore ce foutu arrimage quantique! Malgré la meilleure volonté de Spock, Elizabeth savait fort bien qu'il lui faudrait au moins quelques minutes pour réenclencher le processus initial de dissociation moléculaire. Minutes, dont elle ne disposait pas.

Le T. rex, arrivé tout près d'elle ne fut même pas sensible aux cris de détresse d'Elizabeth. Cet animal, de l'époque du Crétacé, possédait un cœur dur comme le rock. Il n'avait pas eu la chance de voir les films *Vous avez un message* ou *La Magie du destin*, ce qui aurait pu attendrir son cœur. Il n'était pas de cette catégorie de gens à sortir leur mouchoir en écoutant ce type de film. Lui se considérait comme un dur à cuire, avec un cœur de rocker, comme le chantait Julien Clerc dans sa chanson.

Ayant perdu trop de temps à boire l'hémoglobine de Bernadette, sa première victime, il devait maintenant passer au deuxième service. Il saisit Elizabeth sans la tuer, et détacha ses membres, les uns après les autres, afin de la faire encore plus souffrir. Elle criait et criait, et finit par perdre connaissance tellement la douleur était insupportable. Le monstre arracha la peau d'Elizabeth, puis ce fut au tour de ses intestins, de sa vésicule biliaire et de son foie. Il but son sang jusqu'à la dernière goutte. Même si le T. rex avait des problèmes de digestion, il se régala avec les os d'Elizabeth, qu'il brisa un à un afin d'en

extraire la moelle, dont il raffolait.

Bien qu'il y eut encore de la vie dans le corps d'Elizabeth, il décida d'en finir une fois pour toutes avec elle et fit éclater son crâne sous ses dents. Le cerveau encore chaud du travail intellectuel d'une jeune écolière accomplie était un vrai festin pour le monstre, qui mangea comme un goinfre.

Sur la plate-forme de la salle de téléportation de l'*Enterprise*, ne brasilla qu'une médiocre parcelle de la capeline d'Elizabeth maculé de son propre sang.

Domage, car tout était si bien commencé...